

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 27

Artikel: Gabet
Autor: Luc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

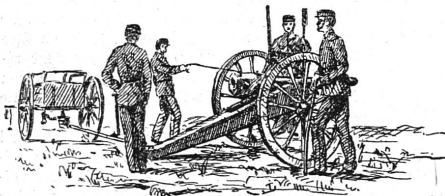
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois,
jusqu'au 31 décembre 1920 pour

fr. 3.--

en s'adressant à l'administration, Pré-
du-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 3 juillet 1920. — Les anciens moyens. — LO VILHIO DÈVESÀ : Ouna farça. Gabet (Luc à Zaquié). — La coupe du Roi de Hollande (H. P.) — Pages d'histoire inédites, extrait d'une lettre de mon grand-père (C. de La Harpe). — FEUILLETON : Fumée, suite (B. Dumur).



LES ANCIENS MOYENS

EN l'an de... grâce 1917, pas de Fête du bois encore. Celle-ci est renvoyée à des temps meilleurs. La dernière eut lieu en 1914, peu de jours avant l'ouverture des hostilités qui mirent l'univers à feu et à sang. Nous voulons jeter un regard en arrière, aussi bien l'Association des Anciens moyens a-t-elle été constituée à une époque où déjà le corps des cadets était supprimé et devons-nous lui dire tout le mérite qu'elle a de veiller à ce que les souvenirs les plus lointains ne disparaissent pas de notre cœur. L'époque où nous vivons est si déprimante à tant d'égards que de revoir le temps de notre gaie jeunesse stimule la vie que, parfois, nous voudrions perdre. En devisant du passé, on se prend à vouloir devenir octogénaire, tant il y a de choses dont nous désirerions encore nous entretenir.

Vous passez certainement quelquefois sur la place de Sauvabelin, ce rendez-vous classique des écoliers et des maîtres lausannois qui vont prendre leurs vacances d'été. Vous voyez par la pensée ces délicieuses tartelettes aux fraises qu'un peu avant l'ouverture du bal toute cette jeunesse semillante croque sur les rustiques bancs de la cantine. Au milieu de ce brouhaha si intime que produisent des centaines de voix dont quelques-unes seulement sont en train de muer, on suit, non sans quelque difficulté d'ouïe, le discours du major de table ou bien le toast aux professeurs et aux demoiselles. Le corps enseignant a perdu son austérité ; quelques doigts de vin clair — du Treytorrens à l'ordinaire — le conduisent à une indulgence qui devient bientôt une abdication franche et loyale de tout ce qui sent le pion, et c'est alors des serremments de main, des effusions où l'on ne sait plus, lequel, de l'élève ou du maître, est le plus gamin.

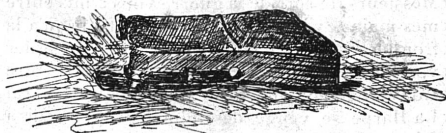
Mais y a-t-il quelque chose qui, plus qu'un air de fanfare, rappelle les heures du passé, ressuscite des scènes aimables ou pittoresques, ou mé-

me inénarrables. Nous voulons répéter ici les accents d'une de ces marches entraînant qui chantent encore dans notre cœur de cinquantenaire, et que le diable nous y poussant, y mettre des paroles qui ne seront pas incomprises de ceux de notre génération, — on est toujours hélas, un peu égoïstes, quand bien même l'on voudrait parler au nom de tous.



Celui qui écrit ces lignes se trouvait près de l'Hôtel de France le soir d'une fête des Anciens moyens à laquelle il n'avait pu participer effectivement. Il tenait néanmoins à recueillir les derniers échos de cette journée. Tout à coup, des sons très doux frappent son oreille. Mais oui, ce sont ceux qu'il entendait autrefois, la casquette de collégien sur la tête, c'est la fanfare des cadets, elle vient jouer les vieux airs ; nous reconnaissons Prosper Cardinaux et quelques-uns de ses camarades, mais surtout nous écoutons, ému, les larmes se pressant obstinément sous les paupières, les accents de cette marche que tout gosse, ils faisaient résonner dans les rues et sur les places le mercredi après-midi en se rendant en Beaulieu pour « faire l'exercice » ou un jeudi de juillet en montant au Bois. La voici, cette marche. Nous y avons mis quelques paroles. Elles racontent des épisodes vécus, elles ne peuvent pas tout dire, chacun sera libre d'y apporter sa contribution, de compléter le récit. Peut-être réveilleront-elles la pensée de quelques-uns qui oublient, au milieu de leurs graves préoccupations de l'heure, que personne au monde ne pourrait leur ravir la jouissance de feuilleter de vieilles pages d'où s'exhale un parfum pénétrant et, il faut bien le dire, tonique, qui expulse le microbe du désenchantement de l'âge mûr et nous remet tous d'aplomb.

(Nous publierons samedi prochain les vers auxquels il est fait allusion dans cet article.)



OUNA FARÇA

YENNA dè stao né passà, que fasà onna cramenà dâo diable, dou farceu que sailles-son de la pinta, contrè la miné, passà-vont dévant tsi lo syndiquo que droumessâ coumeint on benhirâo dein son lhi, et sè peinsont dè lâl fèrè onna farça.

Ye vont tapà à sa porta ein fascint on boucan dè la metsance. Lo syndiquo que crâi qu'on vint demandâ la permechon po senâ ao fû, châté frou ein pantet et va ein grebolein âovri la fenêtra.

— Lâl a-te dâo fû, se fâ ?

— Na, mà vo z'âi onna fenêtra âoverta.

— Ah ! grand merci ; la quinna ?

— Clia iô vo z'êtès, repondont le dou farceu que traçont lavi ein ridzeint què dâi sorciers, tandi que lo pourro syndiquo sè reinfatè dèzo lo lèvet ein teimpéteint contrè clliâo tsaravoutès.

GABET

L'IRE on drôle dè coo que ci Gabet, l'avâi lé coûté veria ein lon, po cein que l'iré asse gran qu'ona bercllira ; mà ne veyié pas bin bè ; on lâl terivé son gardabi pé derrâ, on lâl teindâi onna cordetta dévan sè tzambé et rau ! risquâvé dè sè fottre lè quatro fei ein l'ai. Adan fasâi on to su li-mimo ein éteindein sa granta canne, et, ma fâi, fallia pâ itré tro proutzo, sein cé on recevâi on atout pé la tita, pé lè coûté, aô bin su lou pétro.

La coumouna l'emplyivé po reimpliâ lè caissè dè gravié aô bord daô lè ein aôton, quan falliâi tzerriy po lè tzein dè coumouna ; dein ci tein on n'avâi pâ lè rouleau compressé, dan cliaiu grô comotive que se proménan su lè tzerrière coumein dei zématelose avoué dâi roulotté.

Dein ci tein ti cliaiu qu'avân dei z'appliâ lâl allâvan ; lâl avâi Djan Mâ, Samuiet à Noé, Dégue-neritte, l'Eugène à Fratze et cique à l'assesseu ; lâl avâi assebin lou petit municipa, Féli à Tournon, Berbouillon,

et Toque-Loque mon ami,

Avoué son grand appétit,

Que medze dâi bocons dè tzai

Quoumé dâi sabot dè tzer.

Marc au martzau fasâi lou piqueu, et Trosse-laboute tzerdzid avoué Gabet.

On delon matin que ti cliaiu tzerrotton avan medzi dâi gravantzè tzi la véva Brego à St-Surpi, la deméinde nè, l'avân ti on bocon sâ, tzacon saillessâi dè sa catzetta on bocon dè pan, on bet dè lâl, aô bin dè saôesse, aô bin dè tomma, mà tzacon avâi sa cartetta dein son bissa po fèrè lè di z'haré.

Gabet, li, n'avâi qu'on crotzon dè pan tot chet, et min dè quartetta. Assebin l'avâi rudo sâi.

Coumin nion nè lâl baillivé pi onna gotetta dè novî, l'a prâi sa pâla et l'è zu âo lè iô bevessâi dincé po fèrè décheindre lou pan.

Ci sacré Toque-Loque lâl fâ dince :

— Dis-donc, Gabet, la trâové-tou bouna ?
Et Gabet de lâi répondre :
— Oi ma fâ, lè rudo bouna, pî prâo !
Vo z'arâi falliu lè z'oûre recaffâ.

Luc à Dzaquié.

Le plus difficile. — Quelques voyageurs de commerce attablés le soir au yass causent de leurs affaires :

— Vous ne sauriez croire, dit l'un d'eux (voyageur en vins), ce que notre métier est pénible si on veut débiter sa marchandise. Toujours boire avec le client, toujours boire avec...

— Et sans faire la grimace, interrompit un des copains.

Un large rire accueille l'interruption et on aborde un autre sujet de conversation.

Déveine. — Un Marseillais raconte qu'il est propriétaire de mines de sel considérables, dans un pays plus ou moins fantastique.

— Ces mines doivent vous rapporter beaucoup.

— Oui, dans les premiers temps... malheureusement les ouvriers ont bientôt rencontré des couches de poivre qui ont sérieusement entravé l'exploitation.

LA COUPE DU ROI DE HOLLANDE

Nous avons reçu la lettre que voici :

Lausanne, le 23 juin 1920.

Mon cher Conteur,

Pour compléter la réponse à ton correspondant Rochardon, je te dirai que la coupe offerte par le roi de Hollande au tir fédéral de Lausanne en 1876 n'a pas été délivrée comme prix, mais a été conservée par la Société Suisse des Carabiniers, dont le Comité la présente à chaque tir fédéral. Entre temps, elle est déposée au Musée Historique à Berne, dans la Schutzenstube, avec une magnifique collection de coupes et médailles de tir.

Ton dévoué :
H. P.



PAGES D'HISTOIRE INÉDITES

Extrait d'une lettre de mon grand-père.

Le Journal de Morges publie la très intéressante lettre que voici :

ENTRÉ par alliance dans une famille que vous connaissez à peine, je viens vous donner quelques détails qui sûrement vous paraîtront intéressants, et qu'il importe aujourd'hui que votre femme connaisse, son ignorance à cet égard vous paraîtra singulière, mais je vous en indiquerai la cause ci-après :

Mon père Amédée de La Harpe, connu dans l'histoire sous le nom de Général La Harpe, naquit à Rolle, petite ville au bord du lac de Genève, située entre cette dernière et Lausanne, environ à la même époque que son cousin, le général Frédéric-César de La Harpe, année 1754, d'une famille noble et riche du pays de Vaud. Ces deux hommes étaient enfants de deux frères et par conséquent cousins germains. Amédée de La Harpe fut placé très jeune par son père dans un régiment bernois au service de la Hollande, dans lequel il entra comme sous-lieutenant. Peu de temps après il fit la connaissance d'une demoiselle Baronne d'Auvin de Namur, qui devint sa femme, et qu'il ramena dans sa patrie avec une riche dot et trois enfants qui lui étaient déjà nés de cette union. Il s'occupa dès lors de l'administration de ses domaines et de l'éducation de ses six jeunes enfants.

Le Pays de Vaud appartenait alors au canton de Berne, qui le gouvernait comme pays conquis. Le peuple était assez heureux, mais les

hommes éclairés, voyant les choses sous un point de vue plus élevé, désiraient des changements, la réforme de bien des actes vexatoires.

La révolution française vint échauffer les esprits et faire naître des espérances. Amédée de La Harpe, mû par les sentiments les plus généreux, l'amour de son pays et le bien public, se livre avec enthousiasme à la perspective d'une amélioration dans les institutions de sa patrie. Incapable de dissimulation, il manifesta hautement et publiquement ses opinions. Excité par de faux amis qui rapportaient à Berne tous ses propos et les envenimaient, il fut poussé à faire quelques démarches imprudentes pour un père de famille, mais qui n'avaient rien de sérieux et encore moins de coupable. Cependant, le Gouvernement de Berne en prit ombrage ; des troupes furent mises sur pied et envoyées dans le Pays de Vaud ; un camp s'y forma, protégeant une commission qui devait opérer des arrestations et faire des recherches. Amédée de La Harpe, avisé à temps, ne se décida à se rendre fugitif, que sur les instances et les plus pressantes sollicitations de ses amis et parents. Il se réfugia à Lyon d'où il demanda un sauf-conduit pour venir se justifier, ce qui lui fut refusé. Jugé en coutumace, il fut condamné à mort, sa tête mise à prix et tous ses biens confisqués et cette sentence fut affichée dans tous les lieux publics du pays. Quatre autres personnes qui avaient aussi pris la fuite furent jugées beaucoup moins sévèrement ; quelques arrestations momentanées terminèrent une démonstration qui semblait devoir produire de grands résultats. Ce fut l'histoire de la « Montagne qui accouche d'une souris ».

Cependant Amédée de La Harpe se rendit à Paris et fut placé immédiatement avec grade de chef de bataillon dans les armées de la République ; employé au siège de Toulon, il y fit sa première campagne avec ce grand Capitaine qui devait ensuite remplir le monde de sa gloire, à laquelle il débuta par ses immortelles campagnes d'Italie. La Harpe, nommé Général de division, commandait l'avant-garde de cette armée dont les prodiges feront l'étonnement de tous les siècles, le Piémont subjugué, l'Italie envahie, le Pô franchi, il poursuivit ses brillants succès, lorsqu'à Codogno, rentrant au galop d'une reconnaissance faite de nuit, un poste avancé cria « qui vive ! » Le bruit des chevaux, la rapidité de la course empêchèrent d'entendre ; le poste, croyant que c'était l'ennemi, fit feu et l'infortuné général tomba, blessé mortellement par ses propres soldats, qui pleurèrent sa mort comme celle d'un père.

Ainsi périt le Général de La Harpe dans sa 42^{me} année, au moment où un avenir brillant s'ouvrait devant lui, et où le destin semblait vouloir redresser les torts qu'il avait eus à son égard, laissant sa mémoire en vénération parmi ses concitoyens et une famille opprimée et malheureuse. La France a écrit son nom au Panthéon et sur l'arc de triomphe, parmi ceux de tant de guerriers qui se sont illustrés. Le second de ses fils était auprès de lui lorsqu'il fut tué ; blessé ensuite à Brescia par l'armée que commandait Souwarof, il mourut quelques années plus tard des suites de sa blessure, emportant la décoration des braves.

Un trait de la vie du Général La Harpe montrera la beauté de son caractère. Dans la rapide conquête du Piémont, un régiment bernois au service du roi fut fait tout entier prisonnier par le corps d'armée que commandait ce Général. Les officiers n'étaient pas sans inquiétude, le général les fit venir auprès de lui et leur dit : « Messieurs, le sort de la guerre vous a mis entre mes mains, vous allez être conduits jusqu'à la frontière suisse, d'où vous pourrez regagner vos foyers. Rentrez chez vous, dites à votre « Gouvernement que c'est ainsi que le Général « La Harpe se venge des injustices qu'on lui a « faites. »

Telle est l'esquisse abrégée de la vie du grand-père de votre femme. Quant à l'histoire de la mienne, elle n'offre rien que de fort ordinaire. Envoyé par mon père à l'âge de treize ans et demie au service de la Prusse, j'entrai comme porte-enseigne dans un régiment de dragons en garnison à Königsberg. Au bout de quatre ans, voyant que la guerre paraissait imminente avec la France, dégoûté par la manière brutale dont on châtiât alors le soldat, ignorant la perte de notre fortune qu'on m'avait cachée et me croyant riche, je quittai le service et revins dans ma patrie où je me décidai à demeurer sur les sollicitations de ma bonne mère, à qui je pouvais servir d'appui comme aîné de la famille.

(A suivre)

C. de La Harpe.



* FUMÉE *

XII

Après le souper, Mlle Désirée apporta sur la table les cartes, les morceaux de verre et les jetons, dignes engins du loto, jeu comme celui de l'oie, renouvelé des Grecs.

Toujours dans des vues de décence, Esther-Adélaïde avait placé les demoiselles d'un côté de la longue table ; les messieurs furent placés de l'autre. Ce petit arrangement fit mon bonheur : j'étais en face de Marguerite ! Un quart d'heure suffit pour me réconcilier avec Samson Ricard, sa femme, leur maison et le monde entier ; je savais une chose, c'est qu'elle était là, je la voyais !

— Quine ! criai-je avec enthousiasme, quine, quine !

Ce fut bien une autre affaire quand Mme la ministre, se sentant enrôlée, eut abandonné à sa voisine, la charge de crier les numéros. Cette voisine était Marguerite, et quelle douce voix elle avait en s'acquittant de ses fonctions ! Malheureusement, d'autres que moi pouvaient s'en approprier aussi ; c'était mon seul chagrin. Je me trompe pourtant.

— Quatre-vingt-huit ! entendis-je crier.

Je me rappelai que le petit sac vert ne contenait que quatre-vingt-dix jetons. Hélas ! quel dommage ! tôt ou tard mes délices prendraient fin. Bêtes de Grecs ! à quoi pensaient-ils donc lorsqu'ils inventèrent le loto ?

Et puis, voici Esther-Adélaïde qui se sent incommodée par la lumière de la lampe. Vite un écran !

Maudit écran, il était de la grandeur d'un fromage et m'interceptait tout à fait l'aimable figure de Marguerite. A sa place je voyais en transparent Joseph vendu pas ses frères. Ces derniers, rangés d'après leur taille en tuyaux d'orgue, étaient fort remarquables avec leurs houlettes, leurs frondes pendues au côté à l'instar du roi prophète, leurs sarreaux bleus et leurs chapeaux à l'italienne ; mais je n'étais plus en train de rire. Les parties de loto se succédaient avec une désespérante lenteur, depuis que Désirée Ricard, de sa voix monotone comme une cloche d'enterrement, voulait bien crier les numéros.

Ce ne fut qu'au bout de deux heures que chacun put se retirer.

XIII

Depuis une semaine, je tenais continuellement la maison d'en face en état de siège. Rien n'en sortait sans passer sous mes yeux ; mais bien souvent le soir était arrivé sans que j'eusse rien aperçu. J'avais beau regarder, je ne voyais que le gros propriétaire qui demeure au premier étage, sous les dames Dumarel. C'était un homme d'une quarantaine d'années, ayant toutes les habitudes des vieux garçons. Je n'aimais pas plus son caractère que son ventre rebondi, ses jambes flûtées, ses favoris rouges et son nez violet.

Possesseur d'une jolie fortune, il vivait bien, s'entourait de toutes les douceurs de la vie, mais il avait tous les traits distinctifs de l'avare. On le craignait dans notre petite ville, où il remplissait les fonctions de juge de paix. Il était aussi membre du Grand Conseil, et beaucoup d'autres choses encore. Mais n'oublions pas ses chats : il en avait la manie, et c'est sans doute grâce à une certaine conformité de son caractère avec celui de ces petites bêtes que M. Plombin était rusé comme un chat, hypocrite comme un chat, et que, comme un chat, il donnait souvent de méchants coups de griffe.